

Québec français



Pierre Mertens, l'humaniste

Marcel Voisin

Numéro 78, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44710ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Voisin, M. (1990). Pierre Mertens, l'humaniste. *Québec français*, (78), 78–80.

ÉCRIVAINS DE PARTOUT

Pierre Mertens, l'humaniste

D

ans une ancienne présentation d'ensemble de notre littérature, le jeune romancier Pierre Mertens (né à Bruxelles en 1939) attirait déjà l'attention des auteurs qui écrivaient: «Dans un premier roman, *l'Inde ou l'Amérique* (1969), Pierre Mertens a montré que la «candeur» enfantine, trop souvent décrite de l'extérieur, pouvait n'être en vérité que le masque rassurant des premières déchirures. Par-delà cette nécessaire démystification s'affirme le désir douloureusement lucide de retrouver son unité perdue, de se réconcilier avec soi-même et le monde (*la Fête des anciens*, 1971). L'anecdote, ici, compte moins que les thèmes, martelés subtilement à différents niveaux de résonance¹. Ainsi mettaient-ils le doigt sur la faille originelle qui ne cessera d'alimenter l'œuvre. Vient de paraître la première somme sur l'écrivain, devenu l'un des phares de nos lettres. C'est, après le prix Médicis et le prix Europe-Strasbourg obtenus en 1987 (outre le «Ruban de la Francophonie» décerné à Genève en 1988) pour son chef-d'œuvre *les Éblouissements*² (Seuil, 1987), le signe indéniable d'une consécration nationale et même internationale³.

La source créatrice

Dès neuf ou dix ans, Mertens a éprouvé le besoin de fiction, sans doute pour compenser le début d'un sentiment précoce de dépossession. Il écrit alors des pièces pour les fêtes scolaires de fin d'année, façon d'oublier l'ennui et l'injustice qu'il éprouve dans ce milieu. De toute évidence, Mertens ne s'en remettra jamais, lui dont l'ensemble de l'œuvre s'inscrit toujours de façon subtile et diversifiée dans le parcours biographique sans jamais verser dans l'autobiographie⁴, tout en maintenant une vision critique et un certain désenchantement du monde. On parle parfois du pessimisme de Mertens. Ce n'est pas si simple car, si son humanisme est lucide, donc peu confortable, il existe comme force de rébellion et de progrès.



Photo : Katina Avgouloupis. Copyright Seuil

Le jeune Julien Delmas, héros de *l'Inde ou l'Amérique*, ressent et vit l'oppression, l'humiliation et l'exil. C'est une démystification de l'enfance bourgeoise qu'il a connue. Le «vert paradis» se révèle un monde absurde, chaotique, incompris et incompréhensible dont la violence surprend et s'avère.

Avec ses trois monologues, *la Fête des anciens* sacrifie davantage au nouveau roman en construisant un labyrinthe où le puits vertigineux de l'identité est marqué par le mythe de la chute d'Icare, évocation de trois solitudes irréconciliables. Chaque fois, d'emblée, la patte d'un écrivain, une langue forte et raffinée à la fois, nourrie de culture et de tradition sous l'âpreté du ton moderne.

On retrouve la thématique de la déchirure et de la crise d'identité dans ses nouvelles : *le Niveau de la mer* (l'Âge d'homme, 1970), *Nécrologies* (J. Antoine, 1977) et *Ombres au tableau* (Fayard, 1982).

Son refuge, son bonheur, c'est sa grand-mère qui les lui offre par des moments privilégiés de vie en marge, d'air pur et de fantaisie. Ce modèle et sa précoce révolte feront de Mertens, tout au long de sa vie et de son œuvre, un farouche non-conformiste, un militant de l'hétérodoxie.

Le révolté

On n'en finirait pas de multiplier les citations et les exemples qui prouveraient que Mertens est, comme tout créateur authentique, un révolutionnaire, un

Marcel VOISIN

homme déterminé à mettre en jeu «une stratégie de survie» qui puisse non seulement l'aider à vivre mais aussi à rayonner sur l'humanité tout entière par une volonté éclatante de libération. «Je suis comme ma grand-mère : je n'aime pas qu'il y ait des maîtres, et je n'en reconnais aucun» (*Pierre Mertens, l'arpenteur*, p. 304).

L'homme de culture

Mertens est hanté par l'Histoire. Le procès criminel des Rosenberg a peut-être déterminé sa formation de juriste, et celle-ci, par le biais du droit international et du combat pour les Droits de l'homme, l'a projeté aux carrefours chauds de l'Histoire contemporaine⁵. De cette expérience «pleine de bruit et de fureur», de cette révélation précise de la violence des hommes, il gardera l'habitude de lier dans la fiction le destin personnel et le bruit du monde et de jouer de leurs dialectiques cruelles.

Outre diverses nouvelles et des reportages, il tire de ses missions humanitaires son troisième roman, *les Bons Offices* (Seuil, 1974), qui lui valut le prix Belgo-Canadien en 1975 et dont le héros est Paul Sanchotte (mi-Sancho, mi-Quichotte) coincé entre ses amours, son couple et l'Histoire. Il ne maîtrise rien. Son travail détruit lentement et sûrement son ménage et les services qu'il peut rendre son dérisoire. Anti-héros déchiré en train de se défaire et de sombrer, Sanchotte ne saisit que des fragments d'êtres et de réalités et finit par se perdre symboliquement dans le désert d'Égypte. *Terre d'asile* (Grasset, 1978) est aussi directement inspiré par l'Histoire : la torture au Chili et le statut ambigu de réfugié politique en Occident. Encore une fois la solitude, l'incompréhension, la dépossession par la démystification de l'accueil ! C'est autant un regard critique sur la Belgique que le «récit feutré sur quelqu'un qui crie» et que le drame de l'impuissance des mots.

Après avoir tâté du cinéma et de la télévision, avec André Delvaux et Mi-

Le moraliste

Le romancier et le nouvelliste, doublé du juriste et du critique, est aussi et, peut-être avant tout, un moraliste. Car sa révolte procède d'une exigence éthique : la promotion de quelques valeurs clés qui tendent à se raréfier : goût de la liberté, souci de vérité, détermination au courage, passion de l'équité, le tout animé par le désir de qualité et l'élan d'une générosité au sens étymologique. Cette dimension de moraliste existe dès le départ. «Je voulais apprendre le Droit pour une raison qui s'est tôt précisée dans mon esprit : c'est que le langage juridique est, par excellence, censé véhiculer la Justice et traduire la norme sociale, mais, trop souvent, c'est la langue de bois du monde».

Ainsi donc la vocation est critique d'emblée et animée par une volonté éthique de démythification et d'action. La morale est essentiellement pour Mertens celle du spécialiste de droit international, commis voyageur des Droits de l'homme mais aussi celle de l'écrivain engagé à secouer les esprits et les sensibilités pour les arracher au conformisme bien-pensant et hypocrite et à la médiocrité que Mertens hait par-dessus tout. Comme cette volonté est intelligente et lucide, elle évite le manichéisme idéologique ou politique. Elle connaît le caractère profondément relativiste, ambigu et paradoxal de la réalité humaine et de ses rapports avec le monde.

Le meilleur témoignage de son engagement moral est sans doute son roman le plus controversé, *Perdre* (Fayard, 1984). Confession impudique, exorcisme forcé de l'imaginaire amoureux, miroir intime de la violence de la vie et du monde, dialectique sexuelle du maître et de l'esclave, mystique extrémiste de la chair, éternel combat de gladiateur de l'homme et de la femme, réalité fantasmée ou fantasme de la réalité ? Cette physique de la violence exacerbée se retrouve dans *Terreurs*, recueil de nouvelles publié la même année (Éd. le Talus d'approche), où un personnage se définit comme un «otage de l'épouvante» et où un récit («l'Ami de mon ami») découvre, dans la Grèce des colonels, l'ambiguïté et l'auto-engendrement de la relation entre victimes et bourreaux, étonnante dialectique mais aussi étrange identité des contraires.

Toujours le juriste et l'humaniste soutiennent le moraliste et le romancier dans son combat pour le juste et l'authentique contre les manipulations multiples et les abus de pouvoir. C'est ce combat qui l'a uni à Vassilikos, à Cortazar, à Duras recevant enfin le prix Goncourt, comme au malheureux poète Gottfried Benn qui allait devenir le personnage central des *Éblouissements*.

Un art majeur

Ce roman n'est pas lié directement à la biographie, si ce n'est qu'un séjour d'un an à Berlin a permis à l'auteur de s'imprégner de son sujet, de son cadre, de ses références historiques et culturelles. Il ne s'agit pas d'une biographie du poète allemand qui, un instant, eut la faiblesse de pactiser avec le nazisme et du coup, malgré sa valeur d'écrivain, son dévouement de médecin et sa qualité humaine, paya cette erreur, cet «éblouissement», d'une conspiration du silence haineuse et obstinée. C'est un récit imaginaire et vrai, bouleversant de tendresse et de complexité humaine, une prodigieuse reviviscence de l'Histoire (Benn en 1914-1918 à Bruxelles, en 1945-1950 dans la désolation de l'Allemagne vaincue...), une initiation poétique aux arcanes de la vie quotidienne et de la conscience sociale. Un demi-siècle (1906-1956) vu par le prisme de la vie d'un homme exceptionnel mais écrasé, quasi voué à l'anonyme, broyé par les deux monstruosité majeures que furent les deux guerres mondiales, intenses révélateurs des ambivalences et des secrets de la nature humaine. Avec comme clé paradoxale, cette épigraphe de T. S. Eliot : «Nous avons existé par cela, cela seul / Qui n'est point consigné dans nos nécrologies» (*la Terre vaine*).

La précision de la documentation, l'acuité de la vision, l'art du romancier, la profonde poésie de ce chant — l'écriture de Mertens devient de plus en plus poétique — nous transportent comme par magie dans l'espace et dans le temps. Une fois encore, et plus que jamais, on n'oubliera plus ce personnage insignifiant et sublime, cet anti-héros attachant, ce poète délicat et novateur voué aux cadavres et aux prostituées, à de tendres admirations et à des haines implacables, image tragique du chaos humain.

Il y a quelque chose de shakespearien dans cette poignante polyphonie où le

chel Jakar, il séjourne à Berlin où il écrit une bonne part des *Éblouissements*. S'il est largement ouvert au monde entier, c'est quand même l'Europe qui demeure sa terre d'élection : «C'est l'Europe qui redevenait la plus intéressante après les déserts d'Orient, les conflits de l'Amérique latine, la banquise des pays de l'Est».

Appelé à collaborer à la page littéraire du journal *le Soir* dès 1971, il y a publié plus de 700 chroniques, revenant le plus fréquemment à Musil, Cortazar, Nabokov, Bernhard et Kafka suivi par Jean Cayrol qui le fit éditer à Paris⁷. Comme le souligne Jacques De Decker, la critique de Mertens est «passionnément partielle» et il le cite : «Je ne conçois, et cela est absolument pour moi définitif, de critiques que militantes». Le suivre dans ses humeurs, c'est donc encore découvrir l'homme, le créateur, le militant de la qualité de l'homme. Ce souci de qualité lui fit découvrir le manuscrit confidentiel des *Hauts Quartiers* de Paul Gadenne qu'il publie en 1973 au Seuil et qui contribue fortement à faire renaître l'intérêt de la critique et du public pour l'auteur oublié de *Siloe*, *l'Invitation chez les Stirl...*

En constituant le fameux dossier «Une autre Belgique» pour les *Nouvelles littéraires* (1976), qui déclenche une vive polémique dans le monde des lettres, il invente le mot «belgitude» tout en tordant le cou à quelques canards et idées reçues mais en affirmant une fidélité très critique à son pays et à sa culture en une sorte d'«exil intérieur» où le devoir est de combattre la médiocrité⁸. De plus, il multiplie des études approfondies dans diverses revues belges et étrangères. Enfin, il publie deux essais, *Uwe JOHN-SON, le scripteur de mur* (Actes Sud, 1989) et *l'Agent double* (Complexe, 1989), où il réfléchit en compagnie de l'œuvre de Duras, Camus, Gracq, Kundera, Rushdie, Sciascia... Il s'agit encore de deux œuvres de libération de la pensée où est soulignée la fonction émancipatrice de la littérature.

sublime illumine un instant l'horreur, où la banalité ne réussit pas tout à fait à englober la poésie et où l'éclat du style semble vouloir conjurer l'inexorable mort. Un style charnu et raffiné, direct et baroque chargé de faits et d'images, paré de métaphores et tissé de symboles qui, tel un miroir étincelant et sombre, nous renvoie sans cesse de la réalité la plus tangible à l'imaginaire le plus éthéré.

La sensibilité et l'art de Mertens ont réussi à vivre Gottfried Benn de l'intérieur, à nous faire partager cette subtile symbiose. La pensée et la culture du romancier ont réussi à inscrire ce drame individuel dans le champ de l'universel. C'est encore une preuve de la générosité de Mertens qui préfère la haine (du moins l'autre existe, est reconnu) au mépris et à la pratique socio-culturelle de l'oubli : «Je crois que je perçois mes personnages avec une sorte de magnanimité».

Un essayiste

En publiant *l'Agent double*, notamment, Mertens s'affirme comme essayiste, espèce relativement rare en Belgique. Car il ne s'agit plus ici d'intelligents et vifs comptes rendus littéraires, qui pourtant donnaient souvent à penser, ni à proprement parler d'analyses littéraires ou textuelles, mais d'une réflexion approfondie dans le droit fil de l'œuvre accomplie jusqu'ici.

Pourtant cela ne semble pas aller de soi. Présentant son livre, il écrit : «Quand un romancier, un poète, un homme de théâtre s'exprime dans la peau d'un critique littéraire, il est a priori suspect, il paraît toujours régler un compte douteux avec ses confrères, il semble se mêler, à la limite, de ce qui ne le regarde pas alors même qu'il est au vif du sujet, qu'il est le plus légitime, le mieux placé pour dire justement, à propos du métier des autres, ce que pourrait être le sien». *L'Agent double* est un double essai. Le titre se réfère au double sens du verbe «trahir» qui signifie à la fois tromper et révéler la vérité. Cet essai analyse le statut ambigu de l'écrivain tenté de répéter, de trahir son œuvre par l'autobiographie, le témoignage, la critique... ainsi que celui du livre et de la lecture bien

moins innocents, bien plus liés à la destinée humaine qu'on semblerait le croire.

Le second volet, intitulé «l'Écrivain public», se préoccupe des ambivalences et surprises de l'engagement en se référant à Cortazar, Sciascia, Benn, Rushdie et Kundera. Tels sont les va-et-vient, les aléas, les paradoxes de l'écrivain-écrivain, du créateur marqué, poussé, parfois dévoyé par le contexte historique. Mais ce n'est pas toujours la réalité qui dépasse la fiction ! Le privilège du génie créateur est parfois d'anticiper — l'exemple de Kafka est bien connu — et c'est alors la réalité qui rejoint la fiction. Cette double réflexion prouve aussi, à l'instar de l'œuvre même de Mertens, que l'écrivain, même s'il le veut et le croit, ne peut échapper à l'Histoire.

Pour conclure : un humaniste moderne

La pensée et l'œuvre de Mertens sont exemplaires en ce qu'elles animent une résurgence du meilleur de l'humanisme européen dans une problématique et sous une forme résolument modernes. Humanisme car il s'agit d'une défense farouche et constante des valeurs révolutionnaires soutenant le respect et la libération de l'homme — partout et toujours, ce qui aujourd'hui requiert un courage certain. Humanisme aussi car, malgré les déceptions, les constats, la barbarie toujours renaissante, Mertens maintient une volonté de lutte et des raisons d'espérer : «Mon œuvre est curieusement optimiste, contre vents et marées, je persiste à prétendre qu'elle l'est; on dit que ce sont des livres noirs, je suis convaincu du contraire». La preuve en est donnée par *l'Humour* dont un excellent exemple a paru dans la *Lettre internationale* de décembre 1989. Humanisme encore parce que la force, la culture, la générosité de tempérament et d'idée de Mertens l'ont préservé des modes stérilisantes du formalisme pur. Ici aussi, contre vents et marées, il a préservé le sens et l'action en se préservant de l'abstraction et de l'onanisme intellectuel ou littéraire.

Il a ainsi donné chair et sens à une réelle modernité d'écriture et de ré-

flexion, témoignant de façon remarquable des angoisses et des espoirs du XX^e siècle dans un style tantôt acéré, tantôt rappelant la tradition chatoyante d'un certain baroque belge qui joint les bonheurs exubérants de l'expression aux nœuds énigmatiques du réel ou de l'imaginaire⁹. Oui, il y a aussi du Verhaeren, du Maeterlinck et même du Ghelderode dans l'œuvre de Pierre Mertens ! ●

¹. R. Burniaux et R. Frickx, *la Littérature belge d'expression française*, P.U.F., 1973, p. 91. («Que sais-je ?», n° 1540).

². *Les Éblouissements*, Paris, le Seuil, 1987. (Coll. «Fiction et Cie»). [Réédité dans la coll. «Points», 1989.] Parmi les articles nombreux et les petites études que la critique lui a consacrés, signalons une bonne synthèse de Michel Torrekens parue en 1985 dans la 2^e livraison de «Auteurs contemporains», en compagnie de M. Butor et J. Gracq. (p. 72-94).

³. *Pierre Mertens, l'arpenteur*, textes, entretiens, études rassemblées par Danielle Bajomée, Éd. Labor, Bruxelles, 1989, 403 p., (Coll. «Archives du Futur»). Cet ouvrage riche et original est actuellement la référence dont la trame est assurée par un entretien fouillé de D. Bajomée avec l'écrivain qui a choisi des extraits de son œuvre et des auteurs qui l'ont influencé. À quoi s'ajoutent une trentaine d'analyses et de témoignages signés parfois de très grands noms (Régis Debray, V. Vassilikos, Julio Cortazar, Alain Robbe-Grillet...)

Notons que Mertens est un habitué des prix littéraires. Seul des six publiés, le roman *Perdre* (Fayard, 1984), qui a choqué la Belgique puritaine, n'a pas été primé.

⁴ Un projet autobiographique entrepris dès 1956 n'aboutira pas en tant que tel mais éclatera dans les premiers romans.

⁵ Il a enquêté dans la Grèce des colonels, le Chili de Pinochet, l'U.R.S.S. de Brejnev, le Moyen-Orient d'où, parti plutôt sioniste, il est revenu acquis à la cause palestinienne, le Portugal, l'Irlande, les camps de Chypre, l'Iran...

⁶ *Pierre Mertens, l'arpenteur*, p. 337.

⁷ *Ibid.*, p. 123.

⁸ En témoigne, par exemple, son entretien avec Paul Émond publié dans *Lettres françaises de Belgique — Mutations*, Bruxelles, 1980, p. 67-79.

⁹ Voir, par exemple, la réflexion de D. Bajomée à la fin de *Pierre Mertens, l'arpenteur*, p. 362-364.